L'EVEQUE G. A. ROUXEL.

Messe Pontificale

—ET—

Consécration de Monseigneur

G. A. ROUXEL

—A LA—

CATHEDRALE ST-LOUIS.

Encore une des cérémonies les plus intéressantes et les plus touchantes du Culte Catholique aura lieu ce matin, à neuf heures et demie, à la Cathédrale St-Louis : le sacre de notre nouvel évêque.

A l'heure dite, l'archevêque, les évêques et les prêtres se rendront en procession à l'église, quittant la demeure du Père Mignot et traversant l'allée pour faire leur entrée par la rue de Chartres.

C'est la messe de Marzo qui sera chantée par le chœur de la Cathédrale, les soli éxécutés par Mlles Régina Frémaux, Adélaïde Legardeur, MM. de Fonteynes et Barbier.

La cérémonie, comme nous le disons plus haut, sera fort intéressante. L'archevêque revêtira ses habits épiscopaux sur son trône, et l'évêque Rouxel à l'autel de Notre Dame de Lourdes.

Tous deux commenceront la célébration de la messe en même temps; l'archevêque au maître-autel, l'évêque à l'autel de Notre Dame de Lourdes. Après l'introït, l'évêque ira rejoindre l'archevêque dans le sanctuaire, et là, l'évêque subira l'examen d'usage. Cette formalité remplie, l'archevêque et l'évêque monteront au maître-autel et diront ensemble la messe.

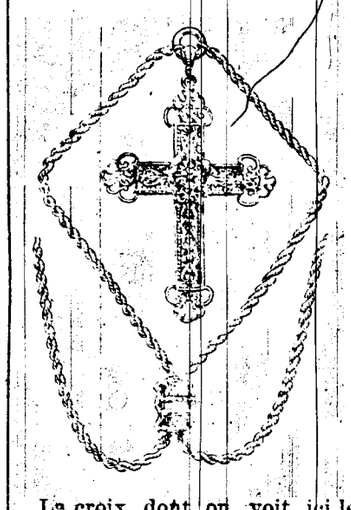
Monseigneur Chapelle aura pour assistant, le Rév. Laval, vicaire-général du diocèse ; pour diacres d'honneur, les RR. Subileau et Bouchet, et pour diacres et sous-diacres d'office, les RR. Jos Thébaut et A. Janssens.

Monseigneur Rouxel aura comme chapelains les RR. Massardier et Reuter, et pour assistants, les évêques Montès de de Oca et Heslin.

Les maîtres de cérémonies seront les RR. Spillard, Scott et Barbier.

Tous les évêques qui assistaient à la remise du Pallium à l'archevêque jeudi dernier, prendront part à la cérémonie, à l'exception de Mgr Durier, qui a dû retourner à Natchitoches.

C'est à la fin de la messe que la crosse et la mitre seront données au nouveau consacré.



La croix dont on voit ici le dessin a été donnée à Mgr Rouxel par ses confrères du diocèse. Elle est d'un grand prix et fait honneur au goût et à l'habileté de M. F. A. Brunet, le bijoutier bien connu de la rue Royale, à qui en a été confiée l'exécution. C'est le premier travail de ce genre qui se fait à la Nouvelle Orléans.

A chaque extrémité de cette croix, se trouve un diamant superbe. Au centre il y a une améthyste très grosse, laquelle est piquée au milieu d'une couronne dont les fleurons sont d'un or pâle qui tranche sur l'or vif de la croix.

En outre de cette croix, Mgr Rouxel a reçu de ses amis et de ses paroissiens de nombreux cadeaux; sa mitre, sa crosse, sa bague, ses vêtements pontificaux.

Le Rév. P. Knapp prêchera pendant la messe, et à l'issue de la messe, Mgr Chapelle adressera quelques paroles de circonstance à celui qui désormais partagera ses travaux.

Après la cérémonie, le clergé se rendra au couvent de la Sainte Famille où Mgr Rouxel lui offrira un superbe banquet.

NOTRE EXPOSITION D'INDUSTRIE.

Décidément le Président McKinley n'honorera pas de sa présence l'ouverture de notre Exposition d'Industrie et notre Jubilé de Paix. Soit. La fête aura peut-être un caractère moins officiel ; elle n'en sera que plus enthousiaste. Le Comité des citoyens a offert sa chaleureuse coopération aux cérémonies du Jubilé et l'on profitera de cette circonstance pour faire une magnifique réception au Deuxième Régiment des Volontaires de la Louisiane qui a fait preuve d'un patriotisme, d'une constance remarquables au milieu des circonstances désagréables où l'ont jeté les hasards de la guerre.

Nous aurons aussi la visite du colonel W. J. Bryan, du gouverneur Roosevelt, de New York, et du général Wheeler, de l'Alabama.

Nous aurons enfin le croiseur "New Orleans", dont la place est ici, en pareille occasion.

On nous promet une foule d'attractions intéressantes, parmi lesquelles figure en première ligne, l'exhibition des animaux et spécialement des chevaux.

Cette exposition commencera le 15 mai et durera jusqu'au 18 inclusivement.

On sait déjà que l'exposition elle-même s'ouvre le 3 mai et ferme le 31 du même mois.

Nous avons sous les yeux, la classification des animaux exhibés et la liste des prix qui seront accordés aux vainqueurs, dans chaque classe.

Impossible de reproduire cette liste; elle se compose de 46 classes différentes et n'a de valeur que pour les intéressés et les gens du métier.

L'Allemagne et Samoa.

Presse Associée

Londres, 8 avril—Le débrouillement de l'imbroglio de Samoa est suivi à Londres avec un grand intérêt, spécialement dans les cercles coloniaux. L'obstination de l'Allemagne, comme son attitude est qualifiée ici depuis le commencement des troubles, est considérée «incompréhensible», et on dit qu'elle ne peut être expliquée que par le désir d'avoir la haute main dans l'administration des iles.

Cette opinion est exprimée par un «colonial», qui dit dans le «Morning Post»:

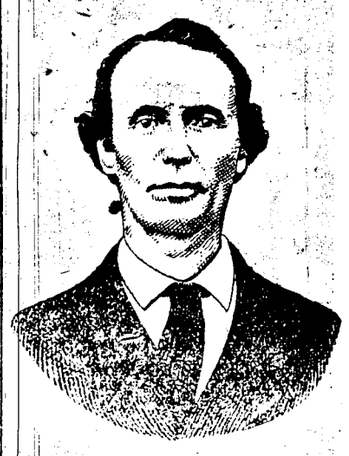
Pour quelque raison encore inexpliquée l'Allemagne considère Samoa comme un anneau de la chaine de sa politique étrangère. Plutôt que d'abandonner Samoa les Allemands iraient en guerre. Sans aucun doute, l'Allemagne n'a pas oublié de quelle valeur a été Héligoland, et il est possible que la chancellerie allemande compte sur une affaire plus importante si elle ne peut entrer en possession de Samoa.

Les journaux font remarquer l'importance croissante de Samoa pour la Nouvelle-Zélande, ainsi que la signification de l'offre de cette derniere, qui a proposé d'envoyer des volontaires à Samoa.

Les Cérémonies de ce jour

A LA TOMBE DU

PERE TURGIS.

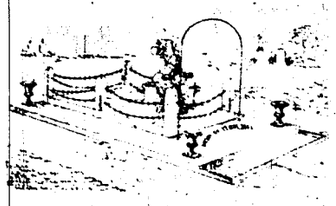


L'Abbé TURGIS.

La nature, a-t-on dit, aime à fleurir les ruines et les tombeaux. La banalité, l'insouciance humaines sont telles, l'oubli, de nos jours, se fait si vite autour de nous, que trop souvent, hélas! le mot est vrai ; mais ce serait verser dans un pessimisme dont nous avons horreur, que de généraliser, que de ne pas reconnaître qu'il y a encore des cœurs qui savent garder dans toute leur poétique fraicheur les sentiments de respect et d'amour que leur ont inspirés des êtres disparus; des cœurs dans lesquels vivent et vivront toujours de douces et souriantes images dont les lignes s'accusent avec la même netteté qu'aux premiers jours; des cœurs enfin, où verdoient des souvenirs dont l'évocation nous est un adoucissement à bien des amertumes de la vie.

Non, ce n'est pas la nature qui fleurira aujourd'hui ce terre qu'entoure une humble grille au cimetière St-Louis, et sous lequel dort du sommeil du juste, depuis bientôt quarante ans, celui qui fut de la phalange dont l'héroïsme dans les plaines de Shiloh est connu de tous, l'abbé Turgis.

C'est jeudi dernier que revenait le jour de la décoration des tombes, fêtes des morts ce jour-là aussi, que le patriotisme institua, et que notre population observe avec une pieuse sollicitude. Les tombes, cette année comme précédemment, ont été parfumées de fleurs.



La tombe du P. Turgis.

Celle du Père Turgis l'a été et elle le sera encore aujourd'hui. On verra la foule s'y rendre ; les femmes pour s'y agenouiller et prier ; les hommes pour s'y recueilllir et méditer.

Nous avons souvent eu l'occasion de rappeler ce que fut le prêtre-soldat pendant notre guerre de sécession. Nous avons dit que jamais apôtre n'avait été plus fidèle à sa mission. Quand eut lieu la grande levée de boucliers, l'humble ministre de Dieu, qui toujours avait vécu dans l'ombre, l'obscurité, obéit à la voix intime qui lui disait que c'est sur les champs de bataille que le devoir le sollicitait ; et sans hésitation, le bon abbé s'enrôla sous les drapeaux.

Ceux qui le suivirent sur ces champs, se rappellent le courage dont il fit preuve en toutes circonstances. Rien n'arrêtait son impétuosité, et c'est sous l'averse des balles souvent, qu'il allait aux blessés, aux mourants. De combien de ces derniers n'a-t-il pas endormi l'agonie par des paroles chargées d'affection !

Et quand cessèrent les hostilités, le bon Pére Turgis alla finir ses jours, dans cette humble demeure, au coin des rues Conti et Remparts, où tout à côté se trouvait la chapelle qu'il desservait. C'est là que ses amis l'allaient voir souvent, comme pour se purifier à son contact.

Le père Turgis était une de ces natures comme rarement on en rencontre et qui s'imposent à l'admiration de tous; ce qui charmait surtout en lui, c'était sa très grande simplicité. Il prêchait le Christ à sa manière ; il pensait, et non sans raison, que Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à ramener à Lui ; que ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail.

Rév. J. THEBAUT.

Les étroitesses d'esprit lui étaient inconnues; celles du cœur encore plus. Il enseignait à tous que le secret de la paix intérieure consiste dans le renoncement et la soumission à la Volonté divine. Les joies que l'on goûte en ce monde, prétendait-il, sont faites le plus souvent avec les débris des félicités ambitieuses que nous avons rêvées et que le choc de la réalité a émiettées.

Les étourdis, les emportés, les vaniteux, les ambitieux, les passionnés ne possèdent pas le secret d'être heureux ; les saints y arrivent, quelquefois les sages par l'anéantissement des désirs.

Et c'est cet homme qui repose là-bas au fond de l'avenue Esplanade sous cette pierre tombale, touchante dans sa simplicité et dont la grille et le jardinet sont entretenues avec une irréprochable correction, grâce à la sollicitude de quelques dames, Mme Joseph A. Hincks entr'autres, une ardente patriote, et une chrétienne celle-là, devant laquelle on doit se profondément incliner.

Col. LEON QUEYROUZE

Et puisque nous avons parlé de la mémorable bataille de Shiloh, qu'il nous soit permis d'arrêter un instant notre pensée sur un autre de ces preux qui s'y couvrirent de gloire, le colonel Léon Queyrouze, un brave, lui aussi, qui vivra toujours dans la mémoire de ceux qui le connurent.

M. FRANK. D. CHRETIEN.

Le Sud n'eut pas de plus brillant officier. Ceux qui combattirent à ses côtés, se rappellent encore le bel élan qu'il eut à un moment où la victoire semblait indécise. Sous une pluie de balles, alors que blessés et morts jonchaient le sol, il saisit le drapeau et entraina ses hommes dans la mêlée.

Quand le canon se tut, quand cessèrent les hostilités, le colonel Queyrouze réintégra le foyer, ce doux foyer où il goûta les jouissances les plus pures qui soient, celles de la famille, entouré de la tendresse d'une épouse et d'enfants qui furent sa fierté. Sa tombe à lui, aussi, a eu sa garde d'honneur l'autre jour et les fleurs n'y ont pas manqué.

Dans le très beau discours que prononcera M. Frank D. Chrétien, après que le Rév. P. Joseph Thébaut aura appelé les bénédictions du ciel sur la tombe du Père Turgis, il est fait l'éloge des deux héros de Shiloh dont ça été notre douce satisfaction de nous entretenir un instant ici.

Voici ce que dira l'orateur distingué à qui est échu l'honneur de parler des inoubliables journées de Shiloh :

Mesdames et messieurs,

"Il ne faut jamais dire que du bien des morts". C'est là une loi admise, observée à toutes les époques, comme dans tous les pays, et qui nous est imposée par le sentiment d'humanité et de justice inné en nous.

Quand donc nous avons à remplir le triste devoir de porter un jugement sur la vie de ceux qui, après avoir pris une part active au passé, sont à jamais se perdre dans le grand inconnu, c'est une grande consolation pour nous de pouvoir dire franchement et sincèrement : "Ici repose un homme qui, par ses vertus, a pre-que atteint le plus haut degré de perfection auquel la nature humaine puisse aspirer ! Ici repose un homme dont toute l'existence n'offre pour ainsi dire aucune prise à la critique, étant données les infirmités natives de l'humanité.

Il a commis des fautes, sans doute, car la perfection n'appartient qu'à la divinité ; mais ces fautes mêmes ne servent qu'à faire ressortir avec plus d'éclat la pureté de ses sentiments, sa grandeur d'âme, sa piété, sa charité, son patriotisme ! Ici repose le prêtre-soldat qui a été un héros dans l'armée du Seigneur, un héros parmi les braves enfants de notre cher Etat ; il a combattu pour une Cause Perdue, cela est vrai : mais pour une cause que tous croyaient juste, et que nous chérissons encore dans la personne des héros qu'elle a enfantés".

Le Père Turgis était Breton de naissance. Il était arrivé dans cette ville, quelque temps avant qu'éclatât notre guerre civile. On lui avait assigné un poste à la Cathédrale. Il y resta jusqu'aux premiers roulements de tambour qui nous annonçaient la lutte. Il comprit bien vite que, comme ministre de Dieu, sa place était là où il y avait un danger à courir ; il s'enrôla alors comme chapelain dans les Gardes d'Orléans, qui étaient sous le commandement de ce brave et chevaleresque soldat que l'on appelait le major Léon Queyrouze.

Dans chaque bataille, on était sûr de le trouver au milieu de la mêlée la plus sanglante, bénissant les morts, prodiguant les consolations aux mourants, inspirant le courage aux blessés et la bravoure aux soldats.

La peur lui était inconnue: au milieu du bruit du canon, du fracas de la mousqueterie, de la fumée de la bataille, des cris des blessés, sa prière s'élevait vers le trône du Très Haut, en faveur de ses compagnons d'armes.

Il n'y avait qu'une seule chose qu'il oubliât complètement: c'était le danger qu'il courait personnellement.

A la bataille de Shiloh, il était toujours le premier au premier rang, enseignant à nos soldats leurs devoirs envers Dieu, et envers leurs pays. Jamais il ne chancela, ne fut-ce qu'un instant; car il aimait son Dieu, il aimait ses compagnons et partout où le devoir l'appelait, on le voyait côte à côte avec le soldat.

Impossible, mesdames et messieurs, de passer en revue la vie du Père Turgis, comme soldat et comme prêtre. Interrogez les nobles vétérans qui rendent, en ce moment, hommage à la mémoire, de cet homme; ils vous diront qu'ils aimaient en lui certains traits de caractère qui dénotaient la Grandeur du prêtre et la Grandeur du soldat; ils vous diront que son nom doit figurer au premier rang sur la liste d'honneur des héros de notre cause; ils vous diront que sa vie fait partie intégrante de l'histoire de notre Etat.

Quand nos canons furent réduits au silence, quand la paix fut descendue de nouveau sur nos foyers désolés, le Père Turgis, soldat et prêtre à la fois, est revenu dans notre ville pour poursuivre sa carrière de paix et d'amour et son ministère du salut des âmes.

On lui donna l'administration de l'Eglise St-Antoine, rue des Remparts. Là, chaque jour, il était entouré de ses anciens compagnons d'armes. On recommençait alors la guerre; on se rappelait les batailles d'autrefois ; on versait des larmes sur ceux qui avaient répandu leur sang pour le pays et dormaient silencieux sur les champs de bataille.

Quant à sa charité, elle était connue de toute la ville ; il donnait sans compter, pour soulager les misères de ceux qui étaient dans le besoin.

Il est mort pauvre, sans argent, mais riche de l'amour de la population et des bénédictions de la divine providence.

Ses funérailles ont été peut-être les plus magnifiques, les plus solennelles que l'on ait vues en cette ville. Ses restes ont été accompagnés à leur dernière demeure par la population tout entière, sans distinction de classe, de condition ou de religion.

C'est au milieu des prières de la multitude que son âme s'est élevée vers le trône du Tout Puissant, qui l'a accueilli dans sa gloire en lui disant : "Tu as bien fait ton devoir, bon et fidèle serviteur."

Chaque soir, nous voyons le soleil disparaître à l'ouest, dans l'horizon; mais la lumière nous éclaire encore longtemps après la disparition de l'astre qui la répandait ; il en est de même pour ce prêtre-soldat; lui aussi, comme le soleil, il est descendu derrière l'horizon ; mais il reste l'éclat de ses vertus ; il reste la mémoire de ses actions, de sa bravoure, de ses bienfaits, et elle durera longtemps encore parmi nos générations, aussi longtemps que vivront dans leurs cœurs l'amour du bien et le culte de la vertu.

Condamnation des Gérants du "Figaro".

Presse Associée—

Paris, France, 6 avril—L'affaire du «Figaro», cité en justice pour publication de témoignages devant la Cour de Cassation dans l'affaire Dreyfus, a été plaidée cette après-midi au tribunal correctionnel.

Les deux gérants du journal, MM. F. de Rodays et Borle, ont été condamnés chacun à 500 francs d'amende et aux frais.

L'opinion en Allemagne.

Presse Associée.

Berlin, Allemagne, 8 avril — La question de Samoa continue à retenir l'attention du public. Les journaux sont remplis de dépêches et d'articles à cet égard.

L'empereur s'est longuement occupé de cette question, et il s'en est entretenu plusieurs fois avec le baron Von Buelow, ministre des affaires étrangères.

Il est intéressant de noter que la méfiance et l'irritation des Allemands à propos des récents événements sont presqu'entièrement causés par l'Angleterre, dont l'attitude est considérée, même dans les cercles officiels, comme dictée par la duplicité et des sentiments hostiles.

Marie restait songeuse, le projet qu'elle avait élaboré en revenant de la rue Marbeuf, alors qu'elle laissait parler seul le groom Valentin, était bien près de sombrer. Dans sa petite tête, elle s'était dit :

—Je vais prévenir M. Delvocourt de notre promenade au Bois ; il y viendra certainement ; nous ne pourrons pas nous parler, mais nous nous verrons !

Le voir, se coudoyer, échanger de longs regards, pour deux êtres aussi épris l'un de l'autre que Marie et Pierre Delvocourt, n'était-ce pas presque toucher au bonheur ?

Cette perspective augmentait singulièrement l'envie que la jeune modiste ressentait de ne pas manquer au rendez-vous donné par sa gentille amie.

Les réticences de Mme Dubreuil à l'accomplissement du désir de sa fille mettaient celle-ci dans une perplexité cruelle, aussi attendait-elle impatiemment son frère et le vieux militaire pour être fixée.

Cette attente ne fut pas longue; le bruit de la clef dans la serrure annonça l'arrivée de Pierre qui entra suivi d'Alexandre.

—Bonsoir, mère, bonsoir, Marie ; vous voyez, ajouta-t-il gaiement, il n'a que les montagnes qui ne se rencontrent pas ; j'ai trouvé mon vieux briscart en bas, et il a pu monter les cinq étages du même pas que votre serviteur. Quel gaillard !

—Ce M. René, il est d'une gaieté, fit Alexandre, qui après avoir salué les deux femmes avait prestement ôté sa veste de garçon de recette, et s'occupait déjà à dresser le couvert.

—Mais oui, je suis gai ; il me semble que nos tribulations sont finies, et depuis que je me sens protégé, j'attends le prince Charmant venant nous demander la main de mademoiselle ma sœur.

Mme Dubreuil sourit et Marie ne put s'empêcher de rougir.

—Est-ce qu'il saurait quelque chose, est-ce qu'il se douterait ? pensa t-elle.

Mais René s'arrêta là ; on se mit à table, et pendant le repas, Mme Dubreuil expliqua à son fils qu'il devrait accompagner sa sœur le dimanche suivant pour aller rejoindre Mme et Mlle Vally au jardin d'acclimatation.

Le vieil Alexandre, apprenant qu'il faisait partie de la combinaison, poussa une exclamation désespérée.

—Quel malheur ! je ne pourrai pas aller avec les enfants (pour lui il les voyait toujours petits). Madame oublie que c'est samedi la réponse des primes; je travaillerai dimanche toute la journée.

Le vieux militaire était depuis plusieurs années employé chez un agent de change qui avait une étude des plus importantes et où tout le personnel était surchargé de travail.

Marie vit ses projets s'évanouir, jamais sa mère ne consentirait à les laisser aller seuls avec des gens qu'elle ne connaissait pas, mais heureusement René vint à la rescousse.

—Dis donc, mère, puisque tu ne me trouves pas suffisant pour servir de chaperon à Marie, je vais demander à Jacques Larbaud s'il veut venir avec nous.

—Oui, j'aimerais mieux cela, il est plus âgé que toi, et peut-être plus sérieux ; je serais très contente s'il pouvait être des vôtres.

—Je ne connais pas ces personnes, ma petite Marie. Quelle femme est-ce que cette Mme Vally ? demanda René.

Marie hésita, et resta quelques secondes avant de répondre. Un sérieux combat se livrait en elle, car outre le plaisir de passer quelques heures avec Eva, vers laquelle elle se sentait attirée par une sympathie invincible, elle caressait en son cœur le plaisir d'apercevoir pendant cette promenade celui qu'elle aimait.

Ces raisons lui firent commettre un léger mensonge et ce fut en balbutiant qu'elle répondit à la question posée :

Je ne sais, petite mère. Mme Vally paraît être une femme bien élevée....

—Et son mari ? demanda encore Mme Dubreuil que son instinct maternel poussait à ces investigations.

—Je crois qu'elle est veuve.

—Eufin, René, je ne voudrais pas priver ta sœur de ce plaisir, mais tu seras circonspect, n'est-ce pas, mon enfant ? et guette ce bon Larbaud pour lui demander s'il est libre d'engagement pour dimanche.

Le peintre rentrait assez tard, occupé qu'il était en ce moment à décorer l'appartement d'un aristo, disait-il en son pittoresque langage.

Cependant une voix claire et bien timbrée fit entendre le refrain alors à la mode.

A s'a fait chopper dans la rue...u.....e..

René entr'ouvrit la porte :

—C'est joli et sentimental au possible ce que vous chantez là, Jacques, dit-il en riant. Faites-nous le plaisir d'entrer, j'ai à vous causer.

—Quoi, qu'est-ce que je chantais ? fit le peintre en retirant son chapeau.

Madame, mademoiselle Marie, je vous salue. La santé est bonne ?

Alexandre, je vous tends la main. Quant à M. René, je n'ose : il paraît que ma chanson a choqué ses chastes oreilles.... J'apprendrai des romances dorénavant....

—D'abord, fit celui-ci auquel s'adressait ce sarcasme gouailleur, si vous continuez à m'appeler mossieu René, je ne vous dirai plus que monsieur Jacques Larbaud !

Si c'était la première fois que vous me traitez ainsi, je ne dirais rien, mais vous récidivez toujours.... Vous êtes artiste peintre décorateur, nous sommes confrères puisque plusieurs de mes croquis ont été reproduits en dentelle ! Donc, topez là, mon vieux Jacques, je suis votre René !

Et l'aimable garçon tendit à son voisin une main que celui-ci serra affectueusement.

—Que vous avez d'aimables enfants, chère madame, dit Jacques Larbaud, s'asseyant sur la chaise qu'on lui présentait, et si l'amitié que vous me témoignez tous rompt les distances, eh bien ! malgré le vernis que je possède et auquel, ajouta-t-il en riant franchement, celui de ma peinture n'est pas étranger, cela n'empêche que je serais dépaysé dans un vrai salon, tandis que René et sa charmante sœur s'y trouveraient certainement à l'aise.

Est-ce vrai, l'ancien ? fit l'ouvrier en donnant une légère tape sur le bras d'Alexandre qui desservait gravement la table sans prendre part à la conversation.

—Oui, oui, monsieur Larbaud, vous avez raison, on est ce qu'on est, répondit le brave homme.

—Lorsqu'on possède comme vous un noble cœur, mon ami, reprit Mme Dubreuil, il n'existe pas de distance entre honnêtes gens.

—Bien, bien, continua le peintre ; mais cette discussion philosophique ne m'apprend pas pourquoi mon jeune confrère René m'a cueilli au moment où je rentrais au gîte.

—Je voudrais vous confier mes enfants, dimanche, monsieur Larbaud.

—Quel honneur ! me voici devenu père noble ! J'accepte avec plaisir, madame.

—Croiriez-vous, mon cher, que ma mère trouve que que je ne suis pas un chaperon suffisant pour accompagner Marie au Jardin d'Acclimatation !

—Elle a raison. Votre moustache nait à peine, tandis que la mienne est de taille à en imposer.

Et le bon garçon jouait avec sa barbe qu'il tirait à droite et à gauche, avec des mines du dernier comique.

—Merci, mon cher voisin; je serai plus tranquille si vous accompagnez ces enfants, ne pouvant y aller moi-même.

Marie fit alors le portrait de la jolie Eva, de sa mère, et elle dépeignit la nourrice Yaya sous un si drôle de jour que Jacques avoua être enchanté de faire connaissance avec ces personnes de la haute.

Mme Dubreuil remercia son voisin, et on se sépara en se donnant rendez-vous pour dimanche.

.....

Le dimanche matin, Marie, tout heureuse, ayant pu par lettre avertir Pierre Delvocourt de leur excursion au Jardin d'Acclimatation, et espérant bien l'y apercevoir, finissait de mettre la dernière main à un chapeau dont Céline, la première de chez Varochon, eût été jalouse, tellement son chic était irréprochable.

—Comment trouves-tu mon œuvre, mère chérie ? dit elle à Mme Dubreuil dont les doigts agiles couraient sur le piano, repassant et préparant la leçon qu'elle allait donner.

—N'est-ce pas que mon petit casque est réussi, et ne manque même pas d'un certain cachet ?

Mme Dubreuil s'interrompit, se leva, et enchantée de voir son enfant aussi gaie, lui posa sur la tête le chapeau terminé.

—C'est vrai qu'il te va bien, ma mignonne, tu es véritablement en progrès. Quelle petite fée ! comme elle sait se parer !

Et de fait, ce matin-là, Marie était absolument charmante ; la joie transfigurait son visage, et faisait briller ses beaux yeux.

Elle avait disposé avec art sa magnifique chevelure dont la nuance cuivrée ressortait admirablement sous le velours noir du chapeau.

Une robe bleu marine et une jaquette de même teinte complétaient la toilette de la jeune modiste, dont la distinction native s'accentuait encore par la simplicité de sa mise.

[*La suite à dimanche prochain.*]